

Essai autobiographique  
Vicky Hr

La vie d'une confinée de dix-sept ans au XXI<sup>e</sup> siècle

Je ne pensais pas raconter une pareille histoire un jour et j'espère ne jamais avoir à le refaire. Mais pour aujourd'hui, je vais raconter mon expérience basée sur trois mots-clés de mon confinement à moi.

Comme beaucoup de jeunes à cette époque, j'avais dix-sept ans et je vivais ma petite vie banale d'adolescente. J'effectuais la même routine tous les jours de la semaine, week-end compris. Et je me sentais bien. Même dans mes chagrins de jeune fille. Chaque veille au soir, je préparais avec enthousiasme ma tenue du lendemain. Puis le lendemain, j'enfilais cette même tenue et accomplissais ma journée de lycéenne. C'était avec une réelle euphorie que je rejoignais mes amis, que j'allais en classe et que je créais continuellement des souvenirs qui allaient me rester toute ma vie. Le meilleur au lycée, c'étaient les événements organisés vers la fin de l'année scolaire, particulièrement pour les Terminales. Bal, soirée des talents, ou même simplement la réunion des élèves après les épreuves du baccalauréat, jusqu'à la célébration de celui-ci. À cette époque, je trouvais ma vie excitante mais pas si excitante que ça. En vrai, je la trouvais un peu vide. En vrai, je pensais à ce qui pourrait la pimenter. En vrai... J'aurais dû me contenter de ce que j'avais, mais je ne savais pas que plus tard elle serait la vie dont je rêverais.

Premier mot : « Routine ».

La routine que j'ai eue en confinement n'était pas la même qu'à l'école. Pourquoi ? Parce que j'étais enfermée dans ma chambre toute la journée. Ou bien, plus largement, dans mon appartement avec mes parents. Mes destinations se réduisaient à aller dans la cuisine toutes les trois heures, ouvrir le réfrigérateur, puis retourner à ma chambre les mains vides. Parfois, mes déplacements variaient comme aller jusqu'à la salle de bain ou jusqu'au salon, comme si j'allais trouver quelque chose de nouveau... Ou la clé de ma liberté, pour cesser cette habitude insipide.

Mais surtout, j'étais coincée entre ces quatre murs, sans possibilités de sortir. Enfin si, pour faire les courses ou pour motif impérieux. Or, je n'étais ni la personne désignée pour aller au supermarché, ni victime d'une situation exceptionnelle. Ne me méprenez pas, je ne dis pas que j'aurais souhaité me retrouver avec une jambe cassée pour jouir de ma réalité bien-aimée le temps d'un plâtrage. De toute manière sur le long terme, cela n'aurait rien arrangé, bien au contraire, je me serai retrouvée privée de ma balade de toutes les trois heures. Ma routine devenait de plus en plus difficile à supporter. Je regardais Netflix, parlais avec quelques amis, mangeais et m'endormais à des heures décalées. Un point positif serait que je me suis découvert une passion pour le sport, moi, celle qui refusait catégoriquement d'aller faire un footing avec son amie. Beaucoup de choses ont changé, pour le pire, et le désir de sortir se transformait brutalement en besoin vital, surtout avec le soleil et la bonne température extérieure. C'était comme être dans une boîte en verre. Tu peux regarder, mais pas toucher. Ma santé mentale en avait pris un coup.

Deuxième mot : « Baccalauréat ».

Les cours n'étaient bien entendu pas comme d'habitude. Au lieu de ne pas trouver la salle de classe, je ne trouvais pas le lien du cours ; à la place d'être distraite par mes amis, je me faisais déconcentrer par ma famille ou bien ma série Netflix que j'avais omis d'enlever (pas vraiment omis en fait). Petit à petit, par manque de présence physique, il devenait difficile de suivre et d'apprendre. Puis à l'approche des épreuves, la question cruciale que tout le monde se posait, élèves, enseignants et Gouvernement : qu'en sera-t-il du baccalauréat ? Personne n'avait de réponse. Il fallait déjà combattre ce virus qui gagnait du terrain et des victimes. C'est à ce moment qu'avait commencé la chute libre. La « flemme » avait triomphé, elle m'avait eue moi aussi. Mais ce n'était même pas grave, rien n'était plus grave à ce niveau.

Tout se passait désormais derrière un écran. C'est amusant, car on pourrait penser que nous, génération des écrans et des réseaux sociaux, nous serions « grave refaits », en d'autres termes « très contents » de pouvoir rester dans son lit toute la journée et ne pas avoir à fournir de gros efforts, ce qui était mon cas au début. Seulement, la passivité devient rapidement une activité à part entière et perd toute sa particularité. Au lieu de suivre une petite partie de la vie derrière mon écran, elle défilait sous mes yeux, sous nos yeux à tous, à tel point que beaucoup de personnes ont dû célébrer leur anniversaire tout seul, dans leur appartement vide.

Troisième mot : « Vide ».

Il ne se passait rien. Il ne se passait plus rien à force. Je m'ennuyais à regarder la télévision, je m'ennuyais à parler avec mes amis, je m'ennuyais à faire mes devoirs. Tout ce que j'aimais de base se transformait en rien, finalement. La vie ressemblait à un chocolat Mon Chéri. Appétissant à l'œil, détestable une fois en bouche. Il n'y avait pas non plus de « croquant, chaleur et tendresse ». Tout perdait de sa saveur. Et tout se transformait en « flemme ». Concrètement, ce vide continue encore aujourd'hui. Même si le confinement de mars a pris fin physiquement, il est toujours présent moralement. Je sais que tant que des résultats favorables concrets n'apparaissent pas, ce confinement persistera. Mais en soit, c'est bien ce qu'il se passe avec les étudiants. Nous sommes retournés à l'école pour quelques pauvres semaines, parsemées de stress due à la rentrée, à la prise de ses marques dans de telles circonstances (je parle ici de ceux qui comme moi ont fait leur première rentrée à l'Université). Mais nous avons été oubliés, une partie de l'équipage est laissée noyée. C'est pour cela que j'intègre mon présent dans cet essai, car mon confinement ne s'est jamais terminé. Et lorsque j'y retournerai, j'y retournerai vidée.